

Directeurs-Gérants
F. DE RODAYS, A. PÉRIER
 Rédacteur en chef Administrateur

Secrétaire de la Rédaction
Gaston CALMETTE

TÉLÉPHONE : TROIS LIGNES
 N^{os} 102-46 — 102-47 — 102-49

SERVICES DE PUBLICITÉ
 A L'HOTEL DU FIGARO

LE FIGARO

DEPOSE EN BUREAU DE VILLEMESSANT
 N^o 911
 100 RÉDACTION — ADMINISTRATION
 26, rue Drouot — PARIS

ABONNEMENT

Trois Mois	Six Mois	Un An
15	30	60
18 75	37 50	75
21 50	43	86

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

L'ASSASSINAT DU ROI D'ITALIE

Le roi Humbert a été assassiné dimanche soir à Monza, où il était arrivé depuis quarante-huit heures pour chercher le repos, et où il a trouvé la mort.

La nouvelle de ce tragique événement, qui produira partout une si profonde émotion et une si légitime indignation, a été transmise dans la nuit même au Président de la République par une dépêche de l'ambassadeur de France à Rome.

Le Roi avait assisté, dans la soirée, à la distribution des prix d'un grand concours de gymnastique organisé par la société *Forti e Liberi*.

A dix heures quarante-cinq du soir, aux acclamations de la foule, le Roi sortait de la salle du concours et montait dans sa voiture avec son premier aide de camp. Au moment où la portière se refermait, un homme se précipita vers lui et tira trois coups de revolver.

Le Roi fut atteint en plein cœur et tomba en arrière sur les coussins, où l'aide de camp le reçut dans ses bras.

Il perdit aussitôt connaissance. Un quart d'heure après, il était mort.

La foule devina ce qui venait de se passer ; elle se rua furieuse sur l'assassin, qui la police, non sans les plus grands efforts, arracha des mains de ceux qui voulaient le tuer à son tour.

L'assassin s'appelle Angelo Bressi ; il est né à Prato, en Toscane.

La fatalité a voulu que le roi Humbert fût seul en ce moment à Monza, éloigné pour mourir de tous ceux qu'il aimait.

La reine Marguerite était dans les Alpes, en villégiature dans la vallée du Mont-Rose, ignorante du deuil qui l'accablait ; elle est revenue dans la nuit et on lui a caché la mort le plus longtemps possible.

Le prince de Naples, son fils unique et l'héritier du trône, avait entrepris en pleine quiétude et en plein bonheur, avec sa jeune femme, la fille du prince de Monténégro, un voyage en Orient à bord de son yacht *Yela*. Il se trouvait dimanche au Pirée, où la funèbre nouvelle lui a été en vain télégraphiée ; le yacht était parti du Pirée dans la soirée même du samedi.

Un télégramme annonçant au peuple italien le meurtre de leur roi bien-aimé et l'avènement de Victor-Emmanuel III, ils ne savaient même pas vers quelle destination était parti leur nouveau roi.

On croit que le prince de Naples, du Pirée, est parti pour Antivari.

Un journaliste est allé au devant de lui. On espère le rencontrer, au plus tard, dans la journée de demain, et en ce cas il débarquerait à Naples ou à Brindisi, où les ministres iraient à sa rencontre.

On attend son retour pour régler tous les détails relatifs aux funérailles.

La princesse Clotilde, pour laquelle la nouvelle a été, comme elle l'a dit, « un coup de poignard », est arrivée le matin à Monza.

Quant au prince Napoléon, que le Roi affectionnait tout particulièrement, il a été avisé à Bruxelles, dès la première heure du matin, en même temps que les ambassadeurs d'Italie, et il a aussitôt télégraphié sa douleur au Quirinal, à sa tante la Reine-mère et à son cousin le nouveau roi.

La sœur du Roi, la reine Maria-Pia de Portugal, qui se disposait à lui rendre visite, était depuis avant-hier à Aix-les-Bains.

Elle est partie en toute hâte par le train spécial, à six heures vingt du soir, pour Monza, où elle arrivera ce matin.

Quant au télégramme de la Cour d'Italie annonçant la fatale nouvelle à la reine Maria-Pia est arrivé à Aix-les-Bains, sa Majesté dormait. Son fils, le duc d'Oponte respectueux son sommeil, ne lui a annoncé que vers onze heures la perte cruelle qu'elle venait de faire.

La douleur de la Reine a été indescriptible, et elle a immédiatement décidé de partir.

Un train spécial direct pour Monza a été formé hier soir à six heures vingt. Le préfet est venu, au nom du gouvernement, saluer la Reine et lui exprimer les immenses regrets causés par la mort de son frère.

Toutes les autorités, le maire, les adjoints et les notabilités de la colonie étrangère en ce moment à Aix se sont fait inscrire dans la journée au Splendide-Hôtel.

La Reine, son fils et leur suite se sont rendus à la gare en landaus fermés, et sur le quai du départ se trouvaient un grand nombre de personnes qui ont témoigné à la Reine par les marques du plus profond respect l'affliction causée à tous par le grand malheur qui venait de la frapper.

L'ATTENTAT ET LA MORT A MONZA

Rien ne peut traduire la stupeur, la désolation, la colère de cette population ordinaire si calme et si heureuse. L'attentat qui a causé la mort du roi Humbert lui semble non seulement un forfait contre nature, une sorte de monstruosité, mais encore une injure faite à ce pays de Monza où le Roi était adoré et où toute le monde l'aurait défendu, s'il avait pu, au péril de sa vie.

Voici les faits. Ils sont brefs et veulent être racontés de même.

Le Roi avait accepté avec grand plaisir l'invitation de la Société de gymnastique portant pour devise : *Forti e Liberi*, qui avait ouvert à Palestra un concours provincial.

Cela me rappellera ma jeunesse, avait répondu le Roi.

Le Roi s'était donc rendu le soir à la distribution des prix, et il avait été reçu par les autorités et la population avec toutes les marques du respect et de l'attachement le plus sincère.

A dix heures trois quarts, le Roi, la cérémonie finie, sortait avec son aide de camp et montait en voiture couverte.

A ce moment même, on entendit quatre coups de revolver. On se précipita avec la plus vive anxiété vers la voiture du Roi. Mais déjà la voiture partait au galop et un homme était saisi par la foule hurlante qui s'appropriait le déchirant. Les malédictions et les coups pleuvaient sur lui. Il serait mort en peu d'instants si la police, ne l'avait hâtivement et énergiquement soustrait à la foule en délire.

Le Roi avait été blessé : on l'avait vu se renverser en arrière, dans les bras de son aide de camp.

Ce n'est rien ! avait-il dit tout d'abord.

Elis n'avait pu rien ajouter.

Trois balles l'avaient atteint, dont une dans la région du cœur.

La voiture a franchi en trois minutes la distance qui sépare le lieu de l'attentat de la villa royale, mais tout secours était inutile. A onze heures trente, le Roi expirait.

On plaça le corps sur un lit, au rez-de-chaussée ; les médecins arrivaient en même temps, et il ne leur restait qu'à constater le décès.

Le Roi n'a survécu que quelques minutes aux trois coups de revolver dont l'un l'avait atteint au cœur.

De la salle de gymnastique au palais, la distance est courte. Transporté de la voiture dans sa chambre, les médecins n'ont pu que constater la mort.

Appelés à la hâte, la reine Marguerite, folle de douleur, suppliait les médecins de sauver le Roi. Mais malheureusement tous les efforts de la science étaient inutiles.

Avec un cynisme inouï, l'assassin a déclaré avoir tué le roi Humbert en haine des institutions monarchiques ! La police a eu la plus grande peine à empêcher la foule de lyncher le misérable. Des lettres ont été saisies sur lui.

Le Roi n'a survécu que quelques minutes aux trois coups de revolver dont l'un l'avait atteint au cœur.

De la salle de gymnastique au palais, la distance est courte. Transporté de la voiture dans sa chambre, les médecins n'ont pu que constater la mort.

Appelés à la hâte, la reine Marguerite, folle de douleur, suppliait les médecins de sauver le Roi. Mais malheureusement tous les efforts de la science étaient inutiles.

Avec un cynisme inouï, l'assassin a déclaré avoir tué le roi Humbert en haine des institutions monarchiques ! La police a eu la plus grande peine à empêcher la foule de lyncher le misérable. Des lettres ont été saisies sur lui.

Le Roi n'a survécu que quelques minutes aux trois coups de revolver dont l'un l'avait atteint au cœur.

Les condoléances

C'est le Pape Léon XIII qui le premier a envoyé à la Reine l'expression de ses condoléances et de l'horreur que lui inspire un forfait aussi épouvantable.

Le second télégramme qui lui soit parvenu est celui du prince Victor-Napoléon.

Une autre piste

Le régicide Angelo Bressi est un ouvrier tissier, originaire de Prato, en Toscane. Il est âgé de trente-quatre ans. Depuis deux mois, il était revenu de l'Amérique du Nord où il travaillait à Patterson, qui est un foyer d'anarchisme.

Le 27, Bressi se trouvait à Milan, et l'on ne sait encore où il a logé ces jours-ci.

Avec un cynisme inouï, l'assassin a déclaré avoir tué le roi Humbert en haine des institutions monarchiques ! La police a eu la plus grande peine à empêcher la foule de lyncher le misérable. Des lettres ont été saisies sur lui.

Le Roi n'a survécu que quelques minutes aux trois coups de revolver dont l'un l'avait atteint au cœur.

L'assassin

L'homme, arraché à la foule et conduit à la prison, a déclaré s'appeler Angelo Bressi, né à Prato (Toscane). Il est ouvrier tisseur en soie et se dit nettement anarchiste.

Il est grand, fort et très brun.

Il arrive d'Amérique et a séjourné à Paterson, où deux Italiens, Malatesta et Gianio Abilla, publient deux journaux anarchistes.

En arrivant en Italie, il serait resté quatre jours à Prato, son pays ; deux jours à Bologne, puis à Milan, et il était à Monza depuis le 27.

Interrogé aussitôt sur les motifs de son crime et sur ses complices, il a affirmé n'avoir point de complices et n'avoir agi que par haine de l'institution monarchique.

On dit ici que le gouvernement avait été prévenu par les autorités autrichiennes, et que celles-ci auraient été averties par le père même de l'anarchiste, qui ne se doutait pas certainement des projets de son fils.

D'après ces bruits, le complot existait. Les anarchistes avaient décidé la mort du roi Humbert et de trois autres souverains. Un autre devait frapper le roi Humbert, mais il avait été arrêté par la police autrichienne, et Bressi aurait alors été désigné.

Il a déclaré lui-même que, s'il n'avait pas agi, un autre était prêt à prendre sa place.

Il est certain que la police italienne avait redoublé de vigilance autour du Roi, ces temps-ci, et que celui-ci, s'en étant aperçu, avait exigé que l'on reprît le service habituel, rien de plus.

L'assassin a déjeuné ce matin de fort bon appétit. Il montre un cynisme révoltant.

Un deuxième revolver a été trouvé sous la tribune publique du concours de gymnastique.

Angelo Bressi, interrogé de nouveau ce matin, a dit avoir un frère dans l'armée italienne, Gaetano Bressi, lieutenant au 2^e régiment d'infanterie.

L'assassin a été déshabillé, et l'on a vu sur son corps quelques contusions résultant des coups qu'il avait reçus de la foule.

Il n'avait pas un centime. Il continue à répondre, comme hier soir :

— Laissez-moi tranquille. Je répondrai quand le moment sera venu.

Il a dormi très tranquillement toute la nuit, couché sur le pavé de sa cellule.

Il est gardé à vue par deux carabinieri.

A la villa royale

Le corps est resté étendu jusqu'au matin sur le même lit, les yeux grands ouverts, la figure presque soufocante.

Le clergé a béni le corps qui sera embaumé.

Ce matin, des messes funèbres ont été célébrées à la chapelle de la villa.

Le duc de Gênes est arrivé ce matin. Le duc et la duchesse d'Aoste sont attendus dans la soirée.

Les télégrammes de condoléances affluent de toutes parts.

L'entrevue de la Reine avec sa mère, la duchesse douairière de Gênes, a été des plus déchirantes.

La Reine n'était pas à Monza quand le crime a eu lieu. Elle a été prévenue aussitôt d'un attentat et d'une blessure que le Roi aurait reçue, et elle est arrivée deux heures plus tard.

On lui fit croire qu'il s'agissait d'une simple blessure. Pleine d'angoisse, elle voulut entrer dans la salle où l'on avait déposé son mari.

Elle trouva les médecins sur la porte, qui, avec des ménagements difficiles et nécessairement écourtés, durent lui avouer la triste vérité. Alors, le désespoir de la Reine fut effrayant. On voulut l'éloigner, mais inutilement. Pâle, les traits tirés, elle se traîna auprès du lit et donna enfin libre cours à sa douleur.

Elle a passé toute la nuit en prières devant le corps de son mari, et quand on a transporté le corps dans une autre pièce pour procéder à l'embaumement, c'est à grand-peine qu'on a pu arracher la Reine à ce triste spectacle. Elle est revenue auprès du corps, dès qu'il a

LA DOULEUR A ROME

Ce matin, à l'aube, la population romaine a été tirée de son sommeil par la cloche du Capitole sonnant le glas. Ordinairement elle se fait entendre les jours de fête nationale. Cette fois, elle annonçait une calamité publique.

La nouvelle de l'assassinat du roi Humbert n'est arrivée tardive, peu de monde a pu en avoir connaissance. Mais, aux premières heures de la matinée, la ville a commencé à prendre un aspect insolite : les maisons se sont pavisées de deuil et la consternation se lisait sur les visages.

Une procession de peuple s'est dirigée vers le Quirinal et n'a plus discontinué.

Trois gros registres placés au vestibule du palais royal ont vite été remplis de signatures.

Après une conférence dans la nuit avec les ministres présents à Rome, le président du Conseil, M. Saracat, est parti pour Monza, où se trouveront également le marquis Visconti-Venosta, qui depuis trois jours s'occupait d'une cure annuelle, aux eaux de San-Pellegrino, en Lombardie, et le vice-président du Sénat, M. Finali, lequel dressera l'acte de décès.

La funèbre nouvelle a été télégraphiée au prince de Naples, que l'on supposait être au Pirée, sur son yacht *Yela*, avec la princesse. Mais il en était déjà parti. On espère toutefois qu'il en aura eu connaissance dans la journée, au moyen du télégramme, et que dans quelques jours il sera en Italie.

Comme le prince héritier, par suite de la mort de son père, est déjà Roi, il n'a pas été question de régence. Chaque fois que le roi Humbert est sorti du territoire italien, on n'a pas nommé de régent, le nouveau souverain est considéré comme étant en voyage.

La consternation est générale, mais elle est grande principalement chez le petit peuple et dans les classes ouvrières, qui aimaient le Roi pour sa générosité de cœur et son affabilité.

Aussi, très populaire, le souverain, quand il passait en voiture dans les rues de Rome ou de n'importe quelle autre ville du royaume, se plaisait à se voir entouré et acclamé par la foule. Aucune réclamation ne restait sans réponse.

Le roi Humbert a bien fait voir, hélas !

La confiance qu'il avait en son peuple

se rendant à la demande du Comité de venir présider le concours de gymnastique, à dix heures du soir, sans escorte, et dans un centre où dominent les éléments subversifs.

Quant à l'infortunée reine Marguerite, adorée de tous, on peut dire que son but constant a été de gagner à la dynastie l'affection du peuple et de toutes les classes.

La stupeur a été profonde quand on a appris l'ignoble attentat de Monza, et lorsque, à midi, il a été tiré cent coups de canon en signe de deuil national, tous les cafés, tous les magasins se sont trouvés fermés, sans qu'on ait eu le temps d'eux-mêmes, sans qu'on ait eu le temps ni la volonté de se concerter, tant la douleur était unanime et tant le désir de se confiner dans la retraite était spontané.

Ce n'est guère avant ces cent coups de canon que l'on a connu, dans la foule, l'immense deuil qui frappait l'Italie.

De huit heures à midi, ce n'étaient guère que les ministres, les ambassadeurs et les membres du Parlement qui avaient eu connaissance de ces terribles faits.

Mais à partir de ce moment, les journaux ont répandu des éditions encadrées de deuil, et partout, dans Rome attristée, ce n'a été qu'une explosion de douleurs et de sanglots.

Cependant, le calme est complet partout.

Le conservateur du Quirinal a mis sous scellés l'appartement privé du Roi. Toutes les portes du Quirinal sont fermées, sauf une. Quatre livres-registres sont couverts de signatures par une foule innombrable.

Les membres du corps diplomatique sont allés à la Consulta pour présenter, au nom de leurs gouvernements respectifs, leurs profondes condoléances et exprimer le sentiment d'horreur que leur inspire l'odieuse attentat dont le Roi a été victime.

Les députés présents à Rome se sont réunis dans l'après-midi, à quatre heures, pour faire une manifestation collective contre l'attentat.

Les dépêches arrivant de toutes les parties de l'Italie signalaient partout des manifestations de deuil.

Les éditions de journaux se succèdent et s'enlèvent aussitôt.

Le *Secolo di Milan* flétrit l'horrible crime et dit qu'il s'incline respectueusement devant le corps sanglant du Roi.

Le *Giorno* dit que, si l'absence du nouveau roi Victor-Emmanuel III devait se prolonger au delà de quarante-huit heures, on devrait, d'après le Statut, pourvoir à cette absence par une très courte régence.

Le *Popolo Romano*, de *Il Messaggero* et le *Giorno* — les seuls journaux qui paraissent ce matin — publient de courts articles dans lesquels ils célèbrent les grandes vertus du roi Humbert qui, disent-ils, dut à son amour pour la classe des travailleurs d'être victime d'un misérable assassin.

Les dépêches reçues de toutes les villes et de toutes les bourgades d'Italie signalaient des manifestations de deuil générales et profondes.

Les magasins sont fermés, les drapeaux sont en berne partout.

Dans chaque ville de garnison, des salves de cent coups de canon ont été tirées. Dans les ports, le canon tonne tous les quarts d'heure.

A Milan, la municipalité a mis les drapeaux en berne et elle a publié un manifeste flétrissant l'horrible attentat. La Bourse et tous les magasins sont fermés.

A Rome, la manifestation de deuil est vraiment grandiose. La Bourse est fermée. Pas un seul magasin n'est ouvert.

Le Parlement va être convoqué pour prêter serment au nouveau Roi, que l'on attend anxieusement et qui ne sait rien.

Le *Journal officiel* publie ce soir un manifeste au pays dans lequel les ministres disent qu'au nom du roi Victor-Emmanuel III appelé au trône, ils accomplissent le « deuil » de leur devoir d'annoncer à la nation l'immense malheur que cause la fin violente des jours précieux du roi Humbert.

L'Italie frappée dans sa sincère affection pour l'auguste défunt et dans ses sentiments de très vif deuil et de solidarité envers la dynastie ressentira, en face du crime abominable accompli, un immense regret pour le Roi vénéré, brave et magnanime, plein de bonté, orgueil de son peuple et digne continuateur des traditions de la maison de Savoie.

En se séparant avec une foi inébranlable autour de son auguste successeur, les Italiens prouveront, par ce fait, que les institutions ne meurent pas.

Le corps du roi Humbert va être transporté à Rome. Il sera inhumé au Panthéon.

Le *Journal officiel*, parlant de la mort du roi Humbert, dit qu'un affreux crime a été enlevé à l'Italie un monarque vénéré de tout le monde.

Le roi Humbert donnait par sa façon de vivre, un exemple unique à son peuple dans les circonstances graves.

Le prince de Naples, appelé au trône, s'il peut espérer un soulagement à sa douleur, le trouvera dans l'union de la nation en un deuil partagé par tout le monde civilisé, mais nul part le deuil de l'Italie n'est plus partagé que par la Cour austro-hongroise, car Humbert jouissait en Autriche-Hongrie des plus grandes sympathies comme ami de l'empereur d'Aspach, comme l'un des soutiens de la Triple, et de la paix.

Les dépêches signalaient la douleur grandissante du peuple de toutes les villes.

Les dépêches arrivent par milliers. Partout le travail est suspendu, la Bourse, les théâtres sont fermés, les

Les condoléances

C'est le Pape Léon XIII qui le premier a envoyé à la Reine l'expression de ses condoléances et de l'horreur que lui inspire un forfait aussi épouvantable.

Le second télégramme qui lui soit parvenu est celui du prince Victor-Napoléon.

Une autre piste

Le régicide Angelo Bressi est un ouvrier tissier, originaire de Prato, en Toscane. Il est âgé de trente-quatre ans. Depuis deux mois, il était revenu de l'Amérique du Nord où il travaillait à Patterson, qui est un foyer d'anarchisme.

Le 27, Bressi se trouvait à Milan, et l'on ne sait encore où il a logé ces jours-ci.

Avec un cynisme inouï, l'assassin a déclaré avoir tué le roi Humbert en haine des institutions monarchiques ! La police a eu la plus grande peine à empêcher la foule de lyncher le misérable. Des lettres ont été saisies sur lui.

Le Roi n'a survécu que quelques minutes aux trois coups de revolver dont l'un l'avait atteint au cœur.

De la salle de gymnastique au palais, la distance est courte. Transporté de la voiture dans sa chambre, les médecins n'ont pu que constater la mort.

Appelés à la hâte, la reine Marguerite, folle de douleur, suppliait les médecins de sauver le Roi. Mais malheureusement tous les efforts de la science étaient inutiles.

Avec un cynisme inouï, l'assassin a déclaré avoir tué le roi Humbert en haine des institutions monarchiques ! La police a eu la plus grande peine à empêcher la foule de lyncher le misérable. Des lettres ont été saisies sur lui.

Le Roi n'a survécu que quelques minutes aux trois coups de revolver dont l'un l'avait atteint au cœur.

L'assassin

L'homme, arraché à la foule et conduit à la prison, a déclaré s'appeler Angelo Bressi, né à Prato (Toscane). Il est ouvrier tisseur en soie et se dit nettement anarchiste.

Il est grand, fort et très brun.

Il arrive d'Amérique et a séjourné à Paterson, où deux Italiens, Malatesta et Gianio Abilla, publient deux journaux anarchistes.

En arrivant en Italie, il serait resté quatre jours à Prato, son pays ; deux jours à Bologne, puis à Milan, et il était à Monza depuis le 27.

Interrogé aussitôt sur les motifs de son crime et sur ses complices, il a affirmé n'avoir point de complices et n'avoir agi que par haine de l'institution monarchique.

On dit ici que le gouvernement avait été prévenu par les autorités autrichiennes, et que celles-ci auraient été averties par le père même de l'anarchiste, qui ne se doutait pas certainement des projets de son fils.

D'après ces bruits, le complot existait. Les anarchistes avaient décidé la mort du roi Humbert et de trois autres souverains. Un autre devait frapper le roi Humbert, mais il avait été arrêté par la police autrichienne, et Bressi aurait alors été désigné.

Il a déclaré lui-même que, s'il n'avait pas agi, un autre était prêt à prendre sa place.

Il est certain que la police italienne avait redoublé de vigilance autour du Roi, ces temps-ci, et que celui-ci, s'en étant aperçu, avait exigé que l'on reprît le service habituel, rien de plus.

L'assassin a déjeuné ce matin de fort bon appétit. Il montre un cynisme révoltant.

Un deuxième revolver a été trouvé sous la tribune publique du concours de gymnastique.

Angelo Bressi, interrogé de nouveau ce matin, a dit avoir un frère dans l'armée italienne, Gaetano Bressi, lieutenant au 2^e régiment d'infanterie.

L'assassin a été déshabillé, et l'on a vu sur son corps quelques contusions résultant des coups qu'il avait reçus de la foule.

Il n'avait pas un centime. Il continue à répondre, comme hier soir :

— Laissez-moi tranquille. Je répondrai quand le moment sera venu.

Il a dormi très tranquillement toute la nuit, couché sur le pavé de sa cellule.

Il est gardé à vue par deux carabinieri.

A la villa royale

Le corps est resté étendu jusqu'au matin sur le même lit, les yeux grands ouverts, la figure presque soufocante.

Le clergé a béni le corps qui sera embaumé.

Ce matin, des messes funèbres ont été célébrées à la chapelle de la villa.

Le duc de Gênes est arrivé ce matin. Le duc et la duchesse d'Aoste sont attendus dans la soirée.

Les télégrammes de condoléances affluent de toutes parts.

L'entrevue de la Reine avec sa mère, la duchesse douairière de Gênes, a été des plus déchirantes.

La Reine n'était pas à Monza quand le crime a eu lieu. Elle a été prévenue aussitôt d'un attentat et d'une blessure que le Roi aurait reçue, et elle est arrivée deux heures plus tard.

On lui fit croire qu'il s'agissait d'une simple blessure. Pleine d'angoisse, elle voulut entrer dans la salle où l'on avait déposé son mari.

Elle trouva les médecins sur la porte, qui, avec des ménagements difficiles et nécessairement écourtés, durent lui avouer la triste vérité. Alors, le désespoir de la Reine fut effrayant. On voulut l'éloigner, mais inutilement. Pâle, les traits tirés, elle se traîna auprès du lit et donna enfin libre cours à sa douleur.

Elle a passé toute la nuit en prières devant le corps de son mari, et quand on a transporté le corps dans une autre pièce pour procéder à l'embaumement, c'est à grand-peine qu'on a pu arracher la Reine à ce triste spectacle. Elle est revenue auprès du corps, dès qu'il a

La fatalité a voulu que le roi Humbert fût seul en ce moment à Monza, éloigné pour mourir de tous ceux qu'il aimait.

La reine Marguerite était dans les Alpes, en villégiature dans la vallée du Mont-Rose, ignorante du deuil qui l'accablait ; elle est revenue dans la nuit et on lui a caché la mort le plus longtemps possible.

Le prince de Naples, son fils unique et l'héritier du trône, avait entrepris en pleine quiétude et en plein bonheur, avec sa jeune femme, la fille du prince de Monténégro, un voyage en Orient à bord de son yacht *Yela*. Il se trouvait dimanche au Pirée, où la funèbre nouvelle lui a été en vain télégraphiée ; le yacht était parti du Pirée dans la soirée même du samedi.

Un télégramme annonçant au peuple italien le meurtre de leur roi bien-aimé et l'avènement de Victor-Emmanuel III, ils ne savaient même pas vers quelle destination était parti leur nouveau roi.

On croit que le prince de Naples, du Pirée, est parti pour Antivari.

Un journaliste est allé au devant de lui. On espère le rencontrer, au plus tard, dans la journée de demain, et en ce cas il débarquerait à Naples ou à Brindisi, où les ministres iraient à sa rencontre.

On attend son retour pour régler tous les détails relatifs aux funérailles.

La princesse Clotilde, pour laquelle la nouvelle a été, comme elle l'a dit, « un coup de poignard », est arrivée le matin à Monza.

Quant au prince Napoléon, que le Roi affectionnait tout particulièrement, il a été avisé à Bruxelles, dès la première heure du matin, en même temps que les ambassadeurs d'Italie, et il a aussitôt télégraphié sa douleur au Quirinal, à sa tante la Reine-mère et à son cousin le nouveau roi.

La confiance qu'il avait en son peuple

se rendant à la demande du Comité de venir présider le concours de gymnastique, à dix heures du soir, sans escorte, et dans un centre où dominent les éléments subversifs.

Quant à l'infortunée reine Marguerite, adorée de tous, on peut dire que son but constant a été de gagner à la dynastie l'affection du peuple et de toutes les classes.

La stupeur a été profonde quand on a appris l'ignoble attentat de Monza, et lorsque, à midi, il a été tiré cent coups de canon en signe de deuil national, tous les cafés, tous les magasins se sont trouvés fermés, sans qu'on ait eu le temps d'eux-mêmes, sans qu'on ait eu le temps ni la volonté de se concerter, tant la douleur était unanime et tant le désir de se confiner dans la retraite était spontané.

Ce n'est guère avant ces cent coups de canon que l'on a connu, dans la foule, l'immense deuil qui frappait l'Italie.

De huit heures à midi, ce n'étaient guère que les ministres, les ambassadeurs et les membres du Parlement qui avaient eu connaissance de ces terribles faits.

Mais à partir de ce moment, les journaux ont répandu des éditions encadrées de deuil, et partout, dans Rome attristée, ce n'a été qu'une explosion de douleurs et de sanglots.

Cependant, le calme est complet partout.

Le conservateur du Quirinal a mis sous scellés l'appartement privé du Roi. Toutes les portes du Quirinal sont fermées, sauf une. Quatre livres-registres sont couverts de signatures par une foule innombrable.

Les membres du corps diplomatique sont allés à la Consulta pour présenter, au nom de leurs gouvernements respectifs, leurs profondes condoléances et exprimer le sentiment d'horreur que leur inspire l'odieuse attentat dont le Roi a été victime.

Les députés présents à Rome se sont réunis dans l'après-midi, à quatre heures, pour faire une manifestation collective contre l'attentat.

Les dépêches arrivant de toutes les parties de l'Italie signalaient partout des manifestations de deuil.

Les éditions de journaux se succèdent et s'enlèvent aussitôt.

Le *Secolo di Milan* flétrit l'horrible crime et dit qu'il s'incline respectueusement devant le corps sanglant du Roi.

Le *Giorno* dit que, si l'absence du nouveau roi Victor-Emmanuel III devait se prolonger au delà de quarante-huit heures, on devrait, d'après le Statut, pourvoir à cette absence par une très courte régence.

Le *Popolo Romano*, de *Il Messaggero* et le *Giorno* — les seuls journaux qui paraissent ce matin — publient de courts articles dans lesquels ils célèbrent les grandes vertus du roi Humbert qui, disent-ils, dut à son amour pour la classe des travailleurs d'être victime d'un misérable assassin.

Les dépêches reçues de toutes les villes et de toutes les bourgades d'Italie signalaient des manifestations de deuil générales et profondes.

Les magasins sont fermés, les drapeaux sont en berne partout.

Dans chaque ville de garnison, des salves de cent coups de canon ont été tirées. Dans les ports, le canon tonne tous les quarts d'heure.

A Milan, la municipalité a mis les drapeaux en berne et elle a publié un manifeste flétrissant l'horrible attentat. La Bourse et tous les magasins sont fermés.

A Rome, la manifestation de deuil est vraiment grandiose. La Bourse est fermée. Pas un seul magasin n'est ouvert.

Le Parlement va être convoqué pour prêter serment au nouveau Roi, que l'on attend anxieusement et qui ne sait rien.

Le *Journal officiel* publie ce soir un manifeste au pays dans lequel les ministres disent qu'au nom du roi Victor-Emmanuel III appelé au trône, ils accomplissent le « deuil » de leur devoir d'annoncer à la nation l'immense malheur que cause la fin violente des jours précieux du roi Humbert.

L'Italie frappée dans sa sincère affection pour l'auguste défunt et dans ses sentiments de très vif deuil et de solidarité envers la dynastie ressentira, en face du crime abominable accompli, un immense regret pour le Roi vénéré, brave et magnanime, plein de bonté, orgueil de son peuple et digne continuateur des traditions de la maison de Savoie.

En se séparant avec une foi inébranlable autour de son auguste successeur, les Italiens prouveront, par ce fait, que les institutions ne meurent pas.

Le corps du roi Humbert va être transporté à Rome. Il sera inhumé au Panthéon.

Le *Journal officiel*, parlant de la mort du roi Humbert, dit qu'un affreux crime a été enlevé à l'Italie un monarque vénéré de tout le monde.

Le roi Humbert donnait par sa façon de vivre, un exemple unique à son peuple dans les circonstances graves.

Le prince de Naples, appelé au trône, s'il peut espérer un soulagement à sa douleur, le trouvera dans l'union de la nation en un deuil partagé par tout le monde civilisé, mais nul part le deuil de l'Italie n'est plus partagé que par la Cour austro-hongroise, car Humbert jouissait en Autriche-Hongrie des plus grandes sympathies comme ami de l'empereur d'Aspach, comme l'un des soutiens de la Triple, et de la paix.

Les dépêches signalaient la douleur grandissante du peuple de toutes les villes.

Les dépêches arrivent par milliers. Partout le travail est suspendu, la Bourse, les théâtres sont fermés, les

Les condoléances

C'est le Pape Léon XIII qui le premier a envoyé à la Reine l'expression de ses condoléances et de l'horreur que lui inspire un forfait aussi épouvantable.

Le second télégramme qui lui soit parvenu est celui du prince Victor-Napoléon.

Une autre piste

Le régicide Angelo Bressi est un ouvrier tissier, originaire de Prato, en Toscane. Il est âgé de trente-quatre ans. Depuis deux mois, il était revenu de l'Amérique du Nord où il travaillait à Patterson, qui est un foyer d'anarchisme.

Le 27, Bressi se trouvait à Milan, et l'on ne sait encore où il a logé ces jours-ci.

Avec un cynisme inouï, l'assassin a déclaré avoir tué le roi Humbert en haine des institutions monarchiques ! La police a eu la plus grande peine à empêcher la foule de lyncher le misérable. Des lettres ont été saisies sur lui.

Le Roi n'a survécu que quelques minutes aux trois coups de revolver dont l'un l'avait atteint au cœur.

De la salle de gymnastique au palais, la distance est courte. Transporté de la voiture dans sa chambre, les médecins n'ont pu que constater la mort.

Appelés à la hâte, la reine Marguerite, folle de douleur, suppliait les médecins de sauver le Roi. Mais malheureusement tous les efforts de la science étaient inutiles.

Avec un cynisme inouï, l'assassin a déclaré avoir tué le roi Humbert en haine des institutions monarchiques ! La police a eu la plus grande peine à empêcher la foule de lyncher le misérable. Des lettres ont été saisies sur lui.

Le Roi n'a survécu que quelques minutes aux trois coups de revolver dont l'un l'avait atteint au cœur.

L'assassin

L'homme, arraché à la foule et conduit à la prison, a déclaré s'appeler Angelo Bressi, né à Prato (Toscane). Il est ouvrier tisseur en soie et se dit nettement anarchiste.

Il est grand, fort et très brun.

Il arrive d'Amérique et a séjourné à Paterson, où deux Italiens, Malatesta et Gianio Abilla, publient deux journaux anarchistes.

En arrivant en Italie, il serait resté quatre jours à Prato, son pays ; deux jours à Bologne, puis à Milan, et il était à Monza depuis le 27.

Interrogé aussitôt sur les motifs de son crime et sur ses complices, il a affirmé n'avoir point de complices et n'avoir agi que par haine de l'institution monarchique.

On dit ici que le gouvernement avait été prévenu par les autorités autrichiennes, et que celles-ci auraient été averties par le père même de l'anarchiste, qui ne se doutait pas certainement des projets de son fils.

D'après ces bruits, le complot existait. Les anarchistes avaient décidé la mort du roi Humbert et de trois autres souverains. Un autre devait frapper le roi Humbert, mais il avait été arrêté par la police autrichienne, et Bressi aurait alors été désigné.

Il a déclaré lui-même que, s'il n'avait pas agi, un autre était prêt à prendre sa place.

Il est certain que la police italienne avait redoublé de vigilance autour du Roi, ces temps-ci, et que celui-ci, s'en étant aperçu, avait exigé que l'on reprît le service habituel, rien de plus.

L'assassin a déjeuné ce matin de fort bon appétit. Il montre un cynisme révoltant.

Un deuxième revolver a été trouvé sous la tribune publique du concours de gymnastique.

Angelo Bressi, interrogé de nouveau ce matin, a dit avoir un frère dans l'armée italienne, Gaetano Bressi, lieutenant au 2^e régiment d'infanterie.

L'assassin a été déshabillé, et l'on a vu sur son corps quelques contusions résultant des coups qu'il avait reçus de la foule.

Il n'avait pas un centime. Il continue à répondre, comme hier soir :

— Laissez-moi tranquille. Je répondrai quand le moment sera venu.

Il a dormi très tranquillement toute la nuit, couché sur le pavé de sa cellule.

Il est gardé à vue par deux carabinieri.

A la villa royale

Le corps est resté étendu jusqu'au matin sur le même lit, les yeux grands ouverts, la figure presque soufocante.

Le clergé a béni le corps qui sera embaumé.

Ce matin, des messes funèbres ont été célébrées à la chapelle de la villa.

Le duc de Gênes est arrivé ce matin. Le duc et la duchesse d'Aoste sont attendus dans la soirée.

Les télégrammes de condoléances affluent de toutes parts.

L'entrevue de la Reine avec sa mère, la duchesse douairière de Gê

du président du Conseil des ministres des affaires étrangères, de la justice, de la guerre, du commerce, de l'agriculture, de l'instruction publique, des finances, de M. Casimir-Perier, de l'ambassadeur d'Angleterre, de l'ambassadeur de Russie, de M. Naldoff, ambassadeur de Russie à Rome, de M. Malcom Khan, ministre de Perse à Rome, de M. Schlozer, chargé d'affaires d'Allemagne, à Paris, du comte Paul Esterhazy, chargé d'affaires d'Autriche-Hongrie, du ministre de Danemark et du baron de Tann, Ratzenhausen, chargé d'affaires de Danemark.

Les deux registres déposés dans le vestibule de l'hôtel de l'ambassade n'ont pas suffi à recevoir les signatures de la foule immense des personnes venues pour témoigner de leur douloureuse sympathie. Nous relevons parmi les noms inscrits :

General Dubois, secrétaire général de la mission militaire de l'Élysée; les lieutenants-colonnels Silvestre, Nicolas, Pon, Bataille; capitaines Huguier, Lamy, de La Motte, capitaine officier d'ordonnance du Président de la République; M. Combarieu, secrétaire général de la maison civile de M. Loubet, et son adjoint, M. Poulet; général de Negrier, général et baronne de Kerjérec, général et Mme Billot, général Frater, général de La Croix, le chef d'état-major général de l'armée et Mme Fendouz, colonel Perrot, chef de cabinet du ministre de la guerre, vicomte-ami et comtesse de La Jaille, le préfet de la Seine et Mme de Selvas, le préfet de police et Mme Lepine, MM. Alfred Piard, Stéphane Derrière, Mougnot, secrétaire d'Etat, directeur des postes et télégraphes; M. G. Pallain, gouverneur de la Banque de France;

L'ambassadeur de Roumanie, le marquis de Noailles, chargé d'affaires d'Espagne; les ministres de Roumanie, de Chine, du Paraguay; les chargés d'affaires de Belgique, de Suisse, de Costa Rica, de la République Argentine, du Mexique; comte Wrangel, ministre de Suède et Norvège;

Princesse Jeanne Bonaparte et marquis de Villeneuve, les barons Alphonse, Gustave, Edmond, Armand et Edouard de Rothschild; comte et comtesse Brévern de La Gardie, prince de Lincing-Faucigny, duc de Vallombrosa; M. Bertone de Sambuy, M. Raymond Roincaré, député de la Meuse; M. Georges Kohn, prince Krotff-Hohenlohe, marquis de La Spina, marquis de Picotellis, M. et Mme Lusinier, comte de Torrenza, née La Trémolle, vicomte et vicomtesse de Grouchy, comte de Laborde, comte E. Brunetta d'Usseaux, prince della Rocca, vicomtesse Estradère de Mesagne, vicomte E.-M. de Vogüé, de l'Académie française; vicomtesse de Vogüé; MM. Ernest et François Carnot, comte et comtesse Horrie de Beaucaire, MM. Georges, Maurice et Léon Alais, M. et Mme Raoul, comte Duchâtel, duc et duchesse de La Trémolle, prince et princesse de Tarente, vicomte et vicomtesse de La Rochefoucauld, M. Jules Claretie, de l'Académie française, et Mme Claretie; M. Jules Godin, sénateur, et Mme Godin, princesse Sarrasin-Colonna, marquis de Talleyrand-Perigord, Ch. Risler, maire de Paris, et comtesse de M. Delonbère, comte et Mme Delonbère, princesse de Pozzo-Suassi, marquis de Nicolay, comte de Turane, prince et princesse de la Moskowa, docteur Leyds, comte de Camondo, commandant Armani, marquis Louis Santelice de Bagnoli, E. Dejean, Ferdinand Brunetière, duchesse de Bojano, née Garufa, Mlle Jeanne de Bojano, comte Gattinara, M. et Mme commandant Siegel, de la marine d'Allemagne, M. de France, M. de Kartzow, consul général de Russie à Paris;

M. Pol Neveux, Max Beyer, Gustave Ador, Auguste Duplan, Bessano Garcia, vicomte et vicomtesse de Paris, Moukhlil-bev, Tuen-hay, Bartholomée Ferreira, Antoine Monis, Charles de Mosenhain, marquis de Villalobos, commandant Ricourt, comte de Angulo, M. de Delavand, Jullimier, Nelson, Bonnard, Saint-René-Tailhandier, Ph. Crozier, Mollard, baron de Roujou, de Saint-Olive, Beug de Fouquieres, Sallandrouze de Lamornaix, Maurice N. Lacombe, comte de La Bégnassière, Maurice Carré, vicomte du Halgouët, du ministère des affaires étrangères; du protocole, le vicomte Trezza di Muselli, président et tous les membres de la Chambre de commerce italienne; presque tous les membres de la colonie italienne, très nombreuse en ce moment; la douloureuse des pauvres, qui n'a perdu dans le roi Humbert leur grand bienfaiteur; était vraiment navrant;

Princesse de Hohenlohe-Oehringern, Mme André, femme du ministre de la guerre, comte de Valère, duc et duchesse de Lita, vicomte-Arrese, le ministre du Pérou et la duchesse de Zoagli, M. Visconti, député italien; marquis de Viti de Marco; Paul Bézine, chef du bureau politique de Monseigneur le duc d'Orléans; Mme Casimir-Perier, M. Henri Vignaud, le ministre de Suisse, comte et comtesse Benedetti, M. et Mme Henri Bamberger, comte et comtesse de Perigny, marquis de Las-Mariñas, général Brugère, Mme et Mlle Félix Faure, les ministres de Guatemala et de Salvador, vice-amiral Bismarck, chef d'état-major général de la marine; Mme Jean Dupuy, M. Charles Ephrussi, le ministre du Japon, MM. Orlandi, Majorana et Pozzi, députés italiens; Comte de Ginepro, M. G. Cochet, M. Roujon, directeur des beaux-arts; marquis et marquise de Courcy, M. et Mme de Vlassow, prince Giovanni Borghese, baronne d'Itajuba, baron de Fonsoalombo, marquis Dusmet, M. L. Leconteville, Maurice Rouvier, député; MM. Luzzatti et Maggiorino Ferraris, député et ancien ministre d'Italie; prince et princesse Vozicordy, marquise de Gasentino, Ambrascio, le ministre des Pays-Bas, Armand Gréhaux, président du Conseil municipal de Paris; Gusman Blanco, marquis et marquise de Massa, Labeyrie, premier président de la Cour des comptes; le ministre du Brésil, comte et comtesse de Sésimaisons, Mme de Yurbe, comte Louis de Turzine, comtesse Edmond de Parlati, marquis et marquise de Lova-Chandru, né, né et baron de Vaudrenat, comte Sclero, duc de Borgo, marquis et marquise d'Ornano, Gavard, directeur de la Sûreté générale, comte de Moüy, ancien ambassadeur de France à Rome, comte et comtesse de Montebello, prince de Furstenberg, etc.

A trois heures, le Président de la République, accompagné de M. Delcassé, ministre des affaires étrangères et du général Dubois, est venu à l'ambassade pour donner au comte Torielli le haut témoignage de sa douleur et son indignation pour le horrible régicide, et il lui a rendu la part qui lui revenait au grand deuil de la maison de Savoie et de la nation italienne.

A quatre heures, le comte Torielli a reçu la visite du grand vizir et de S. Exc. le général Nazare Aga, ministre de Perse, envoyés par S. M. le Schah, pour être les interprètes de ses plus vives condoléances.

Plusieurs notes italiennes de marque ont aussitôt quitté Paris pour regagner Rome.

M. Tommassi Villa, président de la Chambre des députés, commissaire général à l'Exposition, a été rappelé à Rome par une dépêche adressée au comte Torielli. Il est parti hier, par le train de deux heures, avec M. Danzaro, vice-président du Sénat italien, arrivé depuis quelques jours. Dest. M. Danzaro qui devra présider le Sénat, dont le président, M. Saraceni, est actuellement président du Conseil des ministres.

Il y avait en ce moment à Paris près

de deux-cents sénateurs et députés italiens. Ils sont tous partis hier soir pour Rome.

Dans la foule

Dans Paris, la nouvelle s'est répandue plus rapidement qu'à Rome, où la censure l'avait retardée par mesure de police jusqu'à neuf heures du matin.

Des huit heures du matin, plusieurs journaux publièrent des éditions spéciales racontant en quelques lignes l'attentat et, de tous côtés, de nombreuses personnes se sont rendues dans les ministères, à l'ambassade d'Italie ou à la section italienne de l'Exposition, rue des Nations, pour avoir la confirmation de ce horrible crime.

Peu après, par ordre du gouvernement, les drapeaux de tous les ministères et de tous les établissements publics étaient mis en berne, comme ils le seront encore pour la journée des funérailles.

Il y avait partout une réelle émotion, car la personne du Roi était des plus sympathiques dans le pays, et le rapprochement diplomatique et commercial accompli l'an dernier avait fait oublier toutes les divisions d'autrefois.

On rappela la mort du président Carnot, survenue dans les mêmes conditions, presque à la même heure, au sortir d'une fête.

Lors de cet attentat de Lyon, qui se répétait ainsi à six ans d'intervalle avec une exactitude si tragique, le roi Humbert avait été parmi les souverains l'un des plus profondément émus, et cette émotion on la trouva, dépourvue de toute phrasologie officielle dans les deux télégrammes qu'il adressait le 25 juin 1894 à Mme Carnot et au président du Conseil des ministres.

A Mme Carnot, il écrivait ceci :

Le coup qui a frappé votre époux a frappé en même temps mon cœur et le cœur de la France d'une profonde douleur. L'Italie n'est pas moins que la France par un tel crime, s'associe tout entière à votre deuil. Jamais, comme aujourd'hui, je n'ai été aussi sûr d'interpréter ses véritables sentiments.

HUMBERT.

Et à M. Charles Dupuy :

L'acte exécrable qui enlève à la France le chef de l'Etat dont la personne était entourée du respect et des sympathies universelles, m'a frappé dans les plus profonds sentiments de mon cœur.

Le jour sacré jusqu'ici des deux nations par une gloire commune le 24 juin, jour de l'assassinat de Carnot, est l'anniversaire de Solferino; les réunit aujourd'hui dans un deuil commun.

HUMBERT.

Frappé au cœur! Ces mots que l'on retrouve dans les deux télégrammes du roi Humbert, comme ils paraissent tragiques aujourd'hui!

Le roi Humbert connaissait et adorait Paris.

Il avait été notre hôte il y a trente-trois ans, et Paris avait, d'enthousiasme, acclamé le jeune prince royal d'Italie, le fils de Victor-Emmanuel, souverain plus fidèlement lié d'amitié au souverain français.

Le prince Humbert était venu le 9 juin 1867 rendre visite à l'empereur Napoléon III et à l'impératrice à l'occasion de l'Exposition universelle.

Accompagné du lieutenant général Gugli et du colonel Jucola, ses aides de camp; du capitaine Bertola et de lieutenant Brimbillo, ses officiers d'ordonnance; ainsi que de M. Sereno, secrétaire des commandements, il fut reçu par le chevalier Nigra, ministre d'Italie, qui était allé à sa rencontre à l'hôtel, et par M. Villot, officier d'ordonnance du prince Napoléon, au palais des Tuileries qui comptait déjà parmi ses hôtes, l'empereur de Russie et le roi de Prusse.

En l'honneur du jeune prince une fête de nuit fut donnée le lendemain aux Tuileries et, pour la première fois, les jardins furent éclairés par une lumière absolument nouvelle alors : la lumière électrique.

Les galas se succédèrent à Paris, à Fontainebleau, mais quand il partit, le jeune prince dit tout franchement à l'empereur que ce qui l'avait le mieux charmé au milieu de toutes ces fêtes c'était, après la bonne grâce de ses hôtes, l'accueil des Parisiens et toujours il garda le souvenir de belles journées passées ici.

A l'issue de la séance d'inauguration du Congrès colonial international, tenue hier matin à l'hôtel de la Société de géographie, les membres du congrès ont, par la proposition de M. Edouard Sévèr, consul général de Belgique en Grande-Bretagne, voté l'envoi de la dépêche suivante au comte Torielli :

En présence du grand malheur qui frappe l'Italie et la famille royale, le Congrès colonial et international adresse à S. Exc. le comte Torielli l'expression de sa douloureuse sympathie.

Un peu partout, à travers Paris, ces manifestations si générales, si unanimes, de regrets et de sympathies se sont traduites dans des actes.

Avant tout que la nouvelle de la mort du Roi d'Italie a été connue au concours international de tir de Salory, le drapeau italien qui se trouve dans la salle des fêtes a été voilé d'un crêpe.

Au déjeuner, M. Lormusiaux, président du concours, a exprimé aux figures italiennes présents les condoléances du Comité et ses vives sympathies dans cette épreuve.

Au congrès de la Presse

Le congrès international de la Presse devait, comme nous l'avons annoncé, s'ouvrir solennellement hier, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, en présence de M. Emile Loubet et sous la présidence de M. Jean Dupuy, ministre de l'agriculture, président de la Commission supérieure de la presse française à l'Exposition de 1900.

Un grand nombre de congressistes français et étrangers s'étaient en effet rendus à la Sorbonne, quand à l'heure prescrite pour l'inauguration (cinq heures) les membres de la Commission d'organisation entrèrent seuls en séance, et gagnèrent l'estrade d'un air d'angoisse au milieu du silence ému des assistants.

On venait d'apprendre, en effet, que M. le président de la République, M. Jean Dupuy n'assisterait pas à la séance.

M. Alfred Mézières, de l'Académie française, président du bureau de la Commission d'organisation, est debout à la place qui devait être occupée par le chef de l'Etat. A côté de lui se trouvent MM. Jules Claretie et Adrien Hébrard, vice-présidents, et V. Taujan et P. Bourgas, secrétaires du

bureau. Les membres de la Commission supérieure les entourent; parmi eux, MM. Ranc, Dubar, de Godlewski, E. Merson-Lucien, Victor-Mouquet, Anspina, Bertol-Graivil, Bergougnan, Beati, Turdyev, etc.

D'une voix émue, M. Alfred Mézières prononce les paroles suivantes que tous les congressistes écoutent debout :

Mesdames, messieurs, Vous partagez tous nous en sommes persuadés, le sentiment de douleur qui anime nos cœurs. L'horrible attentat dont S. M. le Roi d'Italie a été victime nous a remplis de consternation. Nous y sommes d'autant plus sensibles, ce malheur nous frappe d'autant plus que Sa Majesté avait accueilli l'année dernière à Rome avec une bienveillance particulière les congressistes de la presse internationale. C'est un souvenir que nous tenons à déposer sur son tombeau et, mesdames et messieurs, sur d'être ici l'interprète unanime de vous tous; je vous propose d'envoyer à la famille royale d'Italie et à la nation italienne le sentiment de notre respectueuse et douloureuse sympathie, et je vous propose de lever la séance au signe de deuil.

L'assemblée applaudit, et la séance est levée. L'amphithéâtre se vide lentement.

Le message auquel M. Mézières vient de faire allusion est aussitôt télégraphié à Rome, en quatre exemplaires, à l'adresse du roi d'Italie, de la Reine mère, du président du Conseil et du Syndicat de la presse italienne.

Le congrès international des Associations de presse, réuni à la Sorbonne, à Paris, arrive à la famille royale d'Italie, à la nation italienne, l'expression de sa respectueuse et douloureuse sympathie et lève la séance en signe de deuil.

Ce télégramme est signé par M. Mézières, de l'Académie française, et par M. Guillaume Singer, président du congrès international des Associations de presse.

En même temps, les membres du bureau de la Commission supérieure et du Comité d'organisation se réunissent dans le petit salon du vestibule de la Sorbonne, et rapidement délibèrent sur les modifications à apporter au programme du congrès.

Il est décidé tout d'abord que rien ne sera changé à l'ordre des séances de travail du congrès qui se poursuivront jusqu'à jeudi. La séance de clôture devant être suivie d'un banquet offert, à l'Exposition, aux membres du congrès par la presse française, et servi dans les serres de la Ville. On décide que ce banquet n'aura pas lieu, et que l'on attendra, pour le donner, que la période du deuil diplomatique ait pris fin.

Naturellement également, ni la soirée d'aujourd'hui, qui devait être offerte aux congressistes à l'hôtel de Ville, ni la fête de demain, au ministère de l'Intérieur; ni la réception de jeudi, au ministère des travaux publics, qui devait suivre le banquet; ni la fête de nuit de vendredi; ni la soirée donnée, après cette fête, chez le président de la Chambre des députés, ni la fête d'aujourd'hui (qui devait être supprimée aux membres du congrès M. Millerand.

D'après avec M. Mézières, la visite des châteaux de Pierrefonds et de Chantilly est maintenue pour vendredi. Toutefois, M. Mézières ne devant pas se trouver à Pierrefonds pour le recevoir, comme il avait été convenu, les congressistes, il est décidé que le lunch qui devait avoir lieu à cette occasion n'aura point le caractère d'un banquet, mais, suivant l'expression de M. Adrien Hébrard, d'une simple « réfection ».

La journée d'aujourd'hui ne se comptera donc pour les congressistes que de deux séances plénières qui auront lieu au pavillon de la Presse : la première, à neuf heures et demie du matin, la deuxième, à deux heures de l'après-midi.

A l'Exposition

Dès le matin, le pavillon italien est fermé. Sur toutes les portes, des écriteaux encadrés de deuil portent la mention

FERME pour cause de DEUIL NATIONAL ITALIEN

Tous les drapeaux italiens qui flottent sur les coupes et au-dessus des portes de l'édifice ont été cravatés de longs crêpes et sont mis en berne.

Les commissaires généraux étrangers ont également fait mettre en berne, dans la rue des Nations, les drapeaux de leurs pavillons.

L'Exposition a réuni à Paris une trentaine de sénateurs et de députés italiens. Tous s'étaient donné rendez-vous hier, rue de Monceau, au siège du commissariat italien.

Ils ont adressé au Roi, à la Reine mère et au président du Conseil, une dépêche où ils expriment leur profonde douleur, et ont décidé de se rendre tous en Italie.

Jusqu'à nouvel avis, ils s'abstiendront de paraître aux divers réunions et congrès dont ils font partie.

Les diverses parties de la section italienne, dans les palais, continueront naturellement d'être visitées par le public. Mais le pavillon de la rue des Nations ne lui sera ouvert qu'après les funérailles du Roi.

Chez M. Luzzatti

L'ancien ministre du Trésor italien, M. le député Luzzatti, se trouvait au Parlement de ceux de ses collègues du Parlement italien qui étaient à Paris pour le congrès des Œuvres coopératives et la conférence interparlementaire.

A la nouvelle de l'attentat de Monza et de la convocation immédiate de la Chambre italienne, M. Luzzatti a pris pour ses collègues du sénat, à la gare de Lyon, le train pour Milan.

Avant son départ il reçut un de nos confrères de la presse étrangère, M. Henriovic, correspondant parisien du Neues Wiener Journal, et lui fit les déclarations suivantes :

« L'air d'honneur de voir le roi Humbert avant son départ pour Monza, il était de très bonne humeur, de santé brillante, et manifestait son grand contentement au sujet de la situation politique qu'il avait prise la situation intérieure du pays, à la suite des nouvelles élections législatives. Il parlait pour Monzassans se donner du l'ne quitterait plus vivant son séjour parisien.

« L'Italie, dans un tel souverain bon et franc, très loyal et constitutionnel, et si vaillant patriote, le roi Humbert, était un roi sans peur, très courageux

qui n'aurait pas la surveillance policière trop étroite autour de sa personne. C'est cette absence de toute méfiance qui lui coûta la vie.

« Croyez-vous, Excellence, à un complot ?

« L'assassin du pauvre roi Humbert appartient à la même secte anarchiste, à la même catégorie de criminels fous et égarés dont étaient sortis déjà l'assassin de l'impératrice d'Autriche et l'assassin de M. Carnot.

« Connaissez-vous le nouveau roi d'Italie ?

« Oui, j'ai le plaisir de l'avoir beaucoup approché. Victor-Emmanuel III est un « merveilleux cerveau » et un « homme très instruit. Il possède supérieurement l'histoire, les questions militaires, les sciences économiques. De caractère résolu et très ferme, il sait agir avec énergie ».

M. Luzzatti accompagnait cette dernière phrase d'un geste très significatif qui semblait dire : « Le jeune roi est un homme à poigne », et termina ses déclarations par ces paroles : « L'Italie possèdera en lui un souverain vigoureux, et avec la plus profonde conviction je renouvelle à l'adresse de Victor-Emmanuel III l'ancien cri français : « Le Roi est mort, vive le Roi ! »

X. Y. Z.

DANS LES DÉPARTEMENTS

La nouvelle de l'assassinat du roi d'Italie a causé la plus vive émotion dans toute la France. Nous nous bornons à publier les quelques télégrammes suivants, provenant des villes où la colonie italienne est particulièrement nombreuse.

Toulon, 30 juillet. L'annonce de la mort du roi d'Italie a été accueillie tout d'abord dans notre ville avec incertitude. On s'est rendu à la réalité lorsque les salles de dépêches des journaux ont livré au public des détails complémentaires.

Des courriers ont été officiellement informés vers quatre heures de l'après-midi, le préfet maritime a fait mettre en berne le drapeau des établissements de la marine.

Un registre, qui se couvre de signatures, a été déposé au consulat italien.

Marseille, 30 juillet. L'impression produite par la nouvelle de l'assassinat du roi d'Italie a été très vive. L'émotion est profonde, notamment dans la colonie italienne, très nombreuse à Marseille.

Tous les navires italiens à l'ancre dans le port, les consuls, les Compagnies de navigation et les administrations italiennes et de nombreux établissements publics ont mis leurs drapeaux en berne.

Alger, 30 juillet. La nouvelle de l'assassinat du roi Humbert a produit à Alger, surtout dans la colonie italienne qui est très nombreuse ici, une profonde émotion.

De nombreuses personnes s'inscrivent au consulat.

Tous les consuls étrangers ont mis leurs drapeaux en berne.

Tunis, 30 juillet. La colonie italienne de Tunis a été très profondément affligée de la mort tragique de son Roi qu'elle aimait particulièrement.

M. Grimaud, délégué à la Résidence, s'est rendu de suite au consulat d'Italie pour exprimer les sentiments de regret de la France.

Les drapeaux de la Résidence et des divers établissements français, italiens et tunisiens sont en berne.

L'impression à l'étranger

L'impression hors de France est la même, avec la même indignation et la même émotion.

Voici les diverses dépêches que nos correspondants nous télégraphient, sous le coup de l'attentat :

En Angleterre

L'ambassade d'Italie à Londres n'a connu la fatale nouvelle qu'hier matin. Tous les membres de l'ambassade ont été aussitôt en deuil. Tous se sont levés aussitôt et ont pris des vêtements de deuil. Le drapeau italien a été mis en berne, et les stores de l'hôtel ont été baissés.

Le télégramme officiel de M. Visconti-Venosta n'est arrivé qu'une heure après. Aussitôt, l'ambassadeur a télégraphié à la Reine et à lord Salisbury.

L'ambassadeur de France est arrivé le premier à neuf heures du matin, pour apporter à son collègue l'expression de ses condoléances.

Le prince de Galles, très affecté à la réception de la nouvelle, a télégraphié aussitôt à la reine d'Italie. Dans l'après-midi, il s'est rendu à l'ambassade.

Les journaux du soir ont exprimé leur tristesse et aussi l'honneur que leur inspire un tel crime. Ils disent que l'Angleterre, plus particulièrement unie à l'Italie, a ressenti plus que toute autre nation le deuil de la maison de Savoie et du peuple italien. Quelques journaux insistent sur les témoignages de sympathie donnés par l'Italie à l'Angleterre pendant la guerre anglo-boer. D'autres insistent sur le rôle joué par le drapeau italien au siège de Sigiado à pu encourager l'assassin du roi d'Italie. Enfin le Globe, on ne sait pourquoi, déclare que l'attitude du Vatican est antinationale et faite pour encourager l'émeute et même pis. On sait cependant que le Pape a été le premier à envoyer ses condoléances à la reine d'Italie.

M. Balfour a annoncé à la Chambre des communes qu'il proposera demain une adresse à la Reine, exprimant l'indignation et la profonde tristesse de la Chambre, et que lord Salisbury a fait la même déclaration à la Chambre des lords.

La Reine a appris à Osborne, entre huit et neuf heures du matin, la nouvelle de l'assassinat du roi Humbert. Profondément émue de ce lâche attentat, elle a adressé à la reine d'Italie un télégramme dans lequel elle exprime, en termes affectueux, sa sympathie et ses condoléances.

Le duc de York a envoyé son premier aide de camp à l'ambassade d'Italie, où tout le corps diplomatique est venu dans l'après-midi.

Les lords-maires de Londres, de Glasgow, de Belfast et des principales autres villes ont télégraphié au nom de leur ville et de leur propre nom, l'expression de leurs condoléances.

temps, et surtout depuis un an, considère le peuple italien comme son plus solide allié en Europe, se montre plus affecté et plus sincèrement ému de l'assassinat du roi Humbert qu'il ne l'a été depuis longtemps, d'un malheur arrivé à un peuple étranger.

On s'étonnera peut-être que les Chambres anglaises n'aient pas levé leur séance en signe de deuil, mais jamais la Chambre anglaise ne suspend ses séances. — P. VILLIERS.

En Autriche

La société et la population de Vienne ont été également consternées du crime de Bressi. Les journaux du matin ne paraissent pas le lundi matin, par respect pour le repos du dimanche; cependant, ils ont fait hier des tirages spéciaux annonçant la nouvelle. Ils ont été enlevés en un instant, et la foule manifestait hautement son indignation.

L'empereur François-Joseph a été informé, à l'heure du matin, par un télégramme de l'ambassade austro-hongroise à Rome, de la mort du roi Humbert.

L'empereur a aussitôt envoyé à la reine Marguerite un télégramme de chaleureuse sympathie.

Un archiduc représentera probablement l'empereur aux obsèques.

En Hongrie

Le président du Conseil, M. de Szell, a adressé à M. Saraceni, président du Conseil des ministres d'Italie, un télégramme disant que le peuple hongrois a appris avec une grande douleur la nouvelle de la mort du roi Humbert, l'ami et l'allié fidèle du roi François-Joseph.

L'amitié traditionnelle des Hongrois et des Italiens grandira encore par ce deuil.

Aux Etats-Unis

M. Mac Kinley a télégraphié au roi Victor-Emmanuel :

« En mon nom et au nom du peuple américain, j'offre à Votre Majesté et à la nation italienne mes sincères condoléances en cette heure de deuil. »

Le secrétaire d'Etat, M. Hay, a télégraphié ses sympathies au baron Fava.

En Belgique

Le comte de Flandre, frère du Roi, est allé en personne présenter ses condoléances au ministre d'Italie.

Le ministre des affaires étrangères s'est rendu ce matin chez M. Cantagalli, ministre d'Italie.

En Suisse

La nouvelle de l'attentat du roi Humbert a causé à Berne et dans toute la Suisse une vive émotion. Elle y a excité la réprobation générale.

Le Conseil fédéral a envoyé un télégramme de condoléances à la reine Marguerite.

En Espagne

De Saint-Sébastien, la Reine a télégraphié aussitôt à la reine d'Italie, et a envoyé chez l'ambassadeur d'Italie ses aides de camp.

A Madrid, la nouvelle de l'assassinat du roi Humbert n'a été connue qu'à dix heures du matin.

M. Silvela et le ministre des affaires étrangères ont déposé leurs cartes à l'ambassade qui est pavée de deuil.

Allemagne

Berlin, 28 juillet. Les Prussiens ne passent pas pour un peuple sentimental. J'ai pourtant vu des gens pleurer, ce matin.

La presse tout entière traduit l'impression de tristesse poignante et aussi, hélas ! de rage impuissante que le monde civilisé éprouve contre les monstres italiens. Les journaux conservateurs accusent les socialistes, rajeunissant que le Conseil municipal de Milan refusait, il y a huit jours, de recevoir le roi d'Italie. Les journaux libéraux voient dans la misère italienne la cause des forfaits successifs. Tous vantent les qualités de bonté chevaleresque du roi Humbert, à qui le Berliner Tageblatt reproche cependant son manque de fermeté.

Le marquis de Noailles a été le premier, parmi les ambassadeurs, à porter au comte Lanza ses condoléances.

On se demande ici, avec angoisse, s'il y a un complot. Le Berliner Tageblatt rappelle qu'il y a moi de juin déjà il publiait une dépêche disant que des attentats étaient projetés contre quatre souverains. — BONNEFON.

En Grèce

A Athènes, l'émotion est d'autant plus poignante que l'on sait l'ignorance dans laquelle se trouve le prince de Naples au sujet de ce drame épouvantable.

Hier, dans l'après-midi, le prince de Naples, à bord de son yacht, était arrivé incognito au Pirée, à son retour de l'Orient. Il est reparti le soir pour une destination inconnue.

Ce matin, le premier ministre, aussitôt qu'il eut reçu la nouvelle de l'assassinat, a ordonné partout aux autorités grecques de communiquer la nouvelle au prince, là où il se trouve.

Mais on ne sait pour quelle destination il est parti sur son yacht.

LE ROI HUMBERT

SON RÉGNE

Quel coup de foudre ! Un souverain à la tête d'un peuple libre, civilisé, meurt assassiné par un fanatique sous les yeux d'une foule considérable, et ce souverain, c'est le roi d'Italie, le fils de Victor-Emmanuel, du fondateur de l'unité italienne.

Depuis dix-huit ans, nous assistons pour la quatrième fois à pareille tragédie.

L'empereur Alexandre II, en 1881;

de leur pays. Il était trop jeune en 1859, lors de la guerre d'Italie, pour y jouer quelque rôle, et il dut se borner à suivre la campagne aux côtés de son père. Mais en 1862, au moment des luttes qui devaient aboutir à l'unification de l'Italie, il était allé rejoindre l'armée de Garibaldi, et avait fait avec le grand patriote la campagne de Sicile et de Naples. Sa brillante conduite, en ces heures troubles fut très profitable à la maison de Savoie. Mais, c'est surtout en 1866, sur le champ de bataille de Custozza, que le prince Humbert fit véritablement ses premières armes et conquit le cœur des Italiens.

Apparavant, et dans la période même qui précède la guerre, il avait été envoyé à Paris en mission. Ce fut lui qui devint le lien des sentiments de la France, et savaient de quel côté le gouvernement impérial voyait l'alliance contractée entre l'Italie et la Prusse. Ces temps sont lointains, et c'est de cette époque cependant que datent les événements qui devaient aboutir pour nous à tant de désastres !

La diplomatie ne put pas empêcher le conflit. La guerre éclata. Le prince Humbert commandait une division à Custozza, et il s'y fit remarquer par sa bravoure et son sang-froid. A la tête de son régiment, formé en carré, il résista trois fois à l'attaque de la cavalerie autrichienne et, avec son frère blessé, il put, par des prodiges de bravoure, protéger la retraite de l'armée italienne. De ce jour, les sympathies populaires commencèrent à aller à lui, et son rôle en même temps grandissait. Ce fut lui qui, après l'entrée des troupes italiennes à Rome, fut délégué par Victor-Emmanuel pour préparer l'installation du gouvernement italien dans la Ville sainte. En cette qualité, il s'installa au Quirinal, dont il fut le premier hôte royal.

Il passa les années qui suivirent en voyages, se rendant successivement à Berlin, à Saint-Petersbourg, en Angleterre, à Vienne. Lors que Garibaldi, en 1875, vint remplir son mandat de député, le prince Humbert lui fit une visite qui fut grande et lui donna la réputation, peut-être un peu hâtive, d'un libéral. C'est le 9 février 1878 qu'il succéda à son père Victor-Emmanuel. Dans la proclamation qu'il adressa au peuple italien à cette occasion, il l'assura de son dévouement à la patrie, de son amour pour le progrès et de sa foi dans les libres institutions qui sont l'orgueil de la maison de Savoie.

Il fit plus que de faire des promesses. Il manifesta par des actes une extrême bonté, une charité toujours en éveil, toutes les qualités de cœur que partageait avec lui la reine Marguerite, fille du duc de Gênes, qu'il avait épousée en 1868, et dont la grâce, la souveraineté, la haute intelligence, l'esprit brillant et charmant, sont si unanimement populaires dans toute l'Italie. Le roi Humbert fut admirable de dévouement au moment du tremblement de terre qui détruisit Ischia et Casamicciola. Il se rendit à l'île d'Ischia, prodiguant les encouragements et les secours et apportant aux malheureux sinistrés le réconfort de ses consolations et de ses bienfaits.

Plus tard, lors de la terrible épidémie de choléra qui éclata à Naples, le roi fit preuve de la même intrépidité et du même dévouement, accourant le premier sur les lieux pour donner l'exemple du courage à la population affolée. Il travailla d'héroïsme avec le cardinal San-Felice dont l'attitude, en cette circonstance, fut exemplaire. Le roi et le prélat visitaient les hôpitaux, les maisons des pauvres, soignant les malades, exhortant les dévoués, ranimant les défaillances, encourageant tout le monde à lutter. La belle conduite du roi lui valut une médaille d'or qu'il portait toujours, et qui était, disait-il, celle de ses décorations dont il était le plus fier.

En 1883, il devait se rendre au Concours hippique de Naples, où de grandes fêtes avaient été organisées en son honneur lorsqu'il apprit que l'Adige venait de déborder inondant la ville de Vérone et faisant de nombreuses victimes. Il s'excusa aussitôt auprès des organisateurs du Concours hippique par ces belles paroles : — A Naples, on est en fête, à Vérone, on meurt. Je vais à Vérone.

Avec des mots pareils, on enlève l'âme de ses peuples. Mais Humbert ne fut pas un de ces hommes qui se contentent de belles paroles. Il ne fut pas seulement un Roi charitable et bon. Il fut aussi avec la plus grande conviction le régime constitutionnel. Il pouvait avoir ses préférences pour certains ministres et pour certains partis, mais il ne songea jamais à les imposer et il laissa toujours, au vertu de la Charte constitutionnelle, les ministères gouverner et les Chambres leur donner l'orientation qu'elles avaient. Elles-mêmes du pays. Ce n'est pas le lieu de citer tous les cabinets qui se succédèrent au pouvoir sous le règne du roi Humbert, mais on peut rappeler que successivement les ministères Depressi, Cairoli, Robilant, Crispi, di Rudini, Pelloux trouvèrent toujours chez le roi la même attitude correcte et loyale.

Le rôle du roi Humbert, au point de vue de la politique extérieure, a été apprécié avec toute l'autorité voulue par notre éminent collaborateur Valéry. Mais il nous est permis de rappeler que le roi qui vient de mourir fut l'un des principaux instigateurs, peut-être le principal instigateur de la Triple Alliance. Tout le monde se souvient de la scène qui fit tant de bruit à l'époque, où le kronprinz Frédéric-Guillaume d'Allemagne, celui qui devait être plus tard Frédéric III, vint à Rome pour assister aux obsèques de Victor-Emmanuel, parut au balcon du Quirinal, soulevant dans ses bras les fils d'Humbert, le jeune prince de Naples, et l'embrassa devant la foule assemblée, comme pour sceller l'alliance des deux dynasties et des deux nations.

Humbert ne fut pas en reste de démonstrations, et ce fut avec une très grande ostentation qu'il reçut en 1889 et en 1893 l'empereur Guillaume à Rome, et qu'il lui rendit ses visites à Berlin. Mais nous devons aussi, pour être juste, rappeler un souvenir d'un autre genre qui aidera à bien préciser les sentiments politiques et personnels d'Humbert.

Au mois d'avril 1894, M. Gaston Calmette obtint l'honneur d'être reçu au Quirinal par le roi Humbert, et d'avoir avec lui une conversation qu'il fut autorisé à reproduire dans le Figaro. On pourrait citer toutes les paroles du roi qui eurent à l'époque un grand retentissement. Nous rappellerons seulement les plus caractéristiques : — Qui, s'écria le roi Humbert en ter-

minant l'entretien, tout le monde en Europe veut la paix, tout le monde a d'ailleurs raison de la vouloir.

Quant à la France, malgré les légères nuances qui l'ont parfois obscurcie à nos yeux, nous la considérons toujours comme une amie voisine, l'amie qui a combattu pour nous et au côté de laquelle nous avons combattu.

Croyez-vous donc que nos soldats d'Italie aient oublié les soldats de France, avec lesquels ils ont couru les mêmes dangers et conquis les mêmes gloires ? Croyez-vous que nous ayons effacé de notre histoire les batailles de Solferino et de Magenta ?

Un jour ou l'autre, soyez-en persuadé, on reconnaîtra, des deux côtés des Alpes, que cette amitié d'autrefois subsiste malgré tout, et elle se retrouvera plus forte avec les années, parce que nous sommes, en résumé, des peuples méridionaux, c'est-à-dire des frères par le sang, comme nous avons été des frères par le combat.

Le jour prédit par Humbert n'est plus bien loin de l'être. L'infortuné monarque ne le verra pas, mais on pourra, à ce moment-là, évoquer encore les conciliabules et les loyales paroles que nous venons de rappeler.

Humbert fit avant l'odieux attentat qui devait lui coûter la vie avoir déjà été victime de deux tentatives du même genre. L'année même de son avènement au trône, il parcourait avec la Reine une partie du royaume, et ce voyage était l'occasion de fêtes et de réceptions très brillantes, notamment à Parme, Modène, Reggio, Bologne et Naples. Au moment où le couple royal faisait triomphalement son entrée dans cette dernière ville, un fanatique, Giovanni Passanante, cuisinier à Naples, tenta de poignarder le roi. Humbert put parer le coup, mais le premier ministre Cairoli fut blessé légèrement à la cuisse. L'assassin, condamné à mort, vit sa peine commuée par le roi en celle des travaux forcés à perpétuité.

Jusqu'en 1897, le règne d'Humbert ne fut plus troublé par des attentats de ce genre. Mais cette année-là, au mois d'avril, eut lieu une nouvelle tentative criminelle. Le roi revenait des courses des Capannelles lorsqu'un anarchiste, Acciarito, posté sur la route, sauta brusquement dans la voiture royale et essaya de poignarder le roi. Humbert esquiva le coup qui lui était destiné et avec beaucoup de sang-froid et de bonne humeur.

Ce sont là, dit-il, les petits risques du métier ! — Monza, où l'assassinat vient d'avoir lieu, était, pendant l'été, le séjour favori d'Humbert qui, indépendamment des charmes et de la beauté du site, y était ramené par des souvenirs de jeunesse. La ville, comprenant environ une vingtaine de mille habitants, est située sur le Lambrò, à 17 kilomètres de Milan. Elle est le but de promenade des Milanais et il a fallu une audace inouïe à l'assassin pour venir accomplir son crime en ce coin de l'Italie où, plus que partout ailleurs, le roi pouvait se considérer comme chez lui.

On admire à Monza une fort belle cathédrale reconstruite au quatorzième siècle sur les dessins de Matteo di Campione. Quant au palais impérial où résidait le roi, il fut construit en 1719 par les ordres de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, sur les dessins de Piermarini. Le palais est très élégant et très harmonieux. Au fond d'une vaste cour s'élève une belle façade. L'intérieur, très riche, est orné de fresques d'Appiani, de peintures de Gozzi, de Traballeri et de Sanguinetto.

Les jardins très grands sont fort bien dessinés, les serres renferment d'admirables collections de plantes indigènes et exotiques ; le parc est remarquable par son étendue, ses bois et sa colline, et c'était là réellement un séjour enchanté où, pendant la belle saison, la famille royale venait chercher la fraîcheur, le calme et le repos.

Par un contraste saisissant, il a fallu que ce fût ce beau décor de lumière et de paix qui servit de cadre à cette sombre tragédie !

André Nèdè.

L'assassinat prédit

On trouverait peu d'Italiens parmi les assassins politiques de la première période du siècle faisant suite à 1793, cette période si bien appelée par Lombroso l'époque de la folie politique. Après la réaction de 1815, au contraire, l'Italie, agitée, soulevée par de constants désirs de liberté, se fit remarquer par la violence de ses théories et de ses actes. Alors déjà le poignard joue un rôle considérable. Alors déjà les petites Cours souveraines, plus ou moins maintenues sous la tutelle de Vienne, sont obligées de prendre de sérieuses mesures contre les tentatives d'assassinat.

Et bientôt les théories régicides italiennes apparaissent hors du pays : la fameuse théorie de la « propagande par le fait » se propage en France, c'est-à-dire dans le pays qui avait déjà vu, en 1804, la machine infernale.

En 1835, c'est Fieschi qui, le 28 juillet, essaye de faire disparaître Louis-Philippe ; en 1858, c'est Orsini qui, le 14 janvier, tente de faire sauter Napoléon III et l'impératrice. Et comme eux, leurs complices, leurs aides, presque toujours, se trouvent être originaires d'Italie.

Les années passent. La folie du régicide sévit toujours plus ou moins. Des rapports de police, conservés aux archives de Milan, constatent que de 1848 à 1855 on a arrêté plus de cinquante Italiens qui tous avaient manifesté des projets régicides à l'égard des souverains de la Toscane, des Deux-Siciles, de l'Autriche.

Puis voici, depuis 1870, Caporale, Passanante, Pierre Marietti, Angiolillo, Caserio, Lucheni, Acciarito, Spidilio, et l'assassin d'hier, Angelo Bressi ! Comme on le voit, les Italiens opèrent partout, en France, en Suisse, en Belgique, quoiqu'ils montrent une prédilection pour les contrées latines. La Russie de les intéressa pas, l'Allemagne les laisse froids.

De reste, ces deux contrées ont leurs régicides, leurs « organisateurs de complots ». L'Allemagne de Guillaume I^{er} n'a-t-elle pas eu Hœdel et Nobiling ? Nobiling, docteur de l'Université allemande, — un régicide appartenant au monde de la bourgeoisie intellectuelle !

Tout au contraire, le régicide italien — comme son congénère le régicide espagnol — sort, soit de la plèbe, soit de la classe travailleuse, se recrutant de côté et d'autre, dans tous les métiers indifféremment. Ouvriers des ports, charpentiers, terrassiers, maçons paraissent plus particulièrement travaillés par les théories anarchistes. Ce qui n'empêche pas Passanante, qui, le 17 novembre 1879, attentait à la vie du roi Humbert d'être un cuisinier.

En réalité, c'est le congrès international de Londres, en juillet 1881 — venant ainsi après les attentats de Nobiling (1878) et de Passanante (1879), qui a institué, si l'on peut s'exprimer ainsi, la propagande par le fait comme principal moyen de répandre les théories nouvelles, affirmant que l'heure était venue de passer de la période d'affirmation à la période d'action.

Et, depuis lors, on a vu les anarchistes italiens — faisant la guerre non plus uniquement à la forme monarchique, mais à toutes les Constitutions actuelles — assassiner le Président de la République française, l'honnête, le vertueux Carnot (24 juin 1894), assassiner une femme l'impératrice d'Autriche (12 septembre 1898), et tenter de faire disparaître l'héritier de la couronne d'Angleterre (décembre 1899).

Quant à celui qui vient de tomber sous les trois balles d'Angelo Bressi, le roi Humbert, on peut dire qu'il était une victime depuis longtemps désignée — que, sans cesse, la police italienne recevait de France et de Suisse des avis portant que tel ou tel compagnon avait déclaré, dans une réunion anarchiste, vouloir tuer le souverain.

« Tel ou tel compagnon », que dis-je ? Est-ce que Lucheni, questionné sur les raisons qui l'avaient engagé à tuer une femme, n'avait pas déclaré au procureur général et au juge d'instruction de la République de Genève avoir « déjà voulu assassiner le roi Humbert » ? Est-ce que froidement — et ses paroles tombaient alors comme le couperet de la guillotine — il n'avait pas ajouté : « Ce que je n'ai pas pu faire, un autre le fera » ?

Paroles, malheureusement prophétiques, que la police italienne eût dû ne point perdre de vue, en faisant plus que jamais bonne garde autour du souverain.

Cari voici plus de dix ans que la vie du roi Humbert était en jeu ; voici plus de dix ans que tous les anarchistes italiens se juraient d'assassiner « le tyran » ; voici plus de dix ans que toutes les polices européennes mettaient en garde le gouvernement italien.

Et si, maintenant, l'on demande pourquoi cette école du crime politique fleurit parmi les Italiens, et rien que parmi eux — si l'on demande pourquoi, indépendamment, ils tuent un Président de République, une femme, un Roi, deux réponses seront à faire :

D'abord, la tradition, les habitudes de vengeance et de violence qui se sont perpétuées à travers les âges dans certaines contrées italiennes ; — puis une tendance toute particulière au mysticisme politique, au délire mystique, à la recherche du martyre, et, enfin, un développement très sensible de ces mauvaises tendances, l'orgueil, la vanité, la recherche de la gloire — tout ce qu'a essayé de développer le docteur Emmanuel Régis en son étude médico-psychique : les Régicides dans l'histoire et dans le présent — un livre, une thèse plutôt, qu'on ne lira pas sans intérêt.

Puis — c'est là un autre côté de la question — l'état de souffrance, de misère, particulier à l'Italie qui a voulu être un grand royaume avant d'être parvenue à sa pleine éclosion.

Et à ce sujet il sera bon de rappeler et de méditer ce qu'écrivait le procureur général de la Confédération suisse, dans son rapport sur les menées anarchistes en Suisse (juin 1885) :

« Le moyen le plus efficace de combattre l'anarchisme est de faire droit, d'une manière aussi large que possible, à celles des réclamations de la classe laborieuse qui sont marquées au coin de la justice. L'anarchisme n'est pas un pur effet du hasard. Ce qui lui a donné naissance, ce qui le soutient, c'est qu'il a réagi de grandes masses d'hommes souffrants et sont dans le besoin, sans avoir au moins la perspective de sortir victorieux de la lutte pour l'existence, ni de jamais pouvoir sortir, par leur seul travail, de la triste position dans laquelle ils végètent. »

Et l'avocat de Lucheni, devant les assises de Genève, en 1898, M. Pierre Morand, était encore plus net, plus explicite :

« Ce n'est pas le procès de Lucheni, c'est le procès d'un état social, de l'Italie elle-même qui l'aurait fait ici. Qu'elle instruisse, qu'elle protège ses enfants, d'abord. Dieu veuille que ce que Lucheni vient de nous dire, de ce que Lucheni avoue, ne se réalise pas quelque jour ! Dieu veuille, pour l'Italie, que son souverain national ne tombe pas ! lui aussi, soit le poignard d'un Italien ! »

Le 29 juillet 1900, Angelo Bressi a lâchement accompli ce qu'annonçait Lucheni et ce que redoutait l'avocat genevois.

John Grand-Carteret.

VICTOR-EMMANUEL III

Le nouveau roi est le fils aîné d'Humbert I^{er}, le prince de Naples, qui vient d'être officiellement proclamé roi d'Italie sous le nom de Victor-Emmanuel III. Il est né à Naples, le 11 novembre 1896, il s'est marié le 24 octobre 1896 avec la princesse Hélène de Monténégro, dont il n'a pas eu d'enfants jusqu'ici.

L'héritier présomptif de la couronne se trouve donc être actuellement le fils aîné du deuxième fils de Victor-Emmanuel II, Amédée, duc d'Aoste, né en 1869 et qui a épousé en 1895 la princesse Hélène, fille du comte de Paris.

Tous ceux qui ont l'honneur de connaître le nouveau roi d'Italie le représentent comme un esprit très ferme et très résolu. Son père, avec qui il ne vécut pas toujours en très bonne intelligence, lui avait fait donner la solide éducation militaire qu'il avait reçue lui-même. Il fut appelé d'abord à commander la garnison de Naples, puis la division de Florence.

On se rappelle que c'est de ce dernier poste qu'il accourut au Quirinal à la nouvelle du désastre d'Adoua, pour suppléer son père de renvoyer M. Crispi, auquel il reprochait de mener le pays à sa perte. Le roi Humbert infligea à son fils vingt-quatre heures d'arrestation pour avoir quitté son poste sans permission. Mais M. Crispi fut renvoyé.

français, l'anglais et l'allemand, et est très épris des choses d'art et de littérature.

Il a une véritable passion pour les médailles et les médailles, et possède une des plus belles collections que l'on puisse voir dans ce genre.

Nous avons eu, du reste, ici même, au moment de son mariage, l'occasion de retracer la physiognomie de ce jeune prince qui se trouve si brusquement porté au premier plan et en pleine lumière.



Victor-Emmanuel III

Nous indiquions alors que le principal souci d'Humbert I^{er} et de la reine Marguerite avait été de préparer de très longue main leur « fils unique au métier de roi ».

Tout enfant, le prince de Naples a été habitué à la représentation extérieure de la royauté dont son père était en général assez disposé à s'affranchir. Tandis que le roi sortait chaque jour du Quirinal par une porte latérale, conduisant lui-même sa voiture et accompagné d'un seul laquais vêtu de noir, les clairons sonnaient aux champs lorsque la Reine et l'héritier de la couronne montaient dans leur carrosse d'apparat ; la porte d'honneur du palais s'ouvrait, les soldats présentaient les armes, et les curieux groupés sur la place poussaient des acclamations.



La reine Hélène

Nous avons dit comme l'éducation du jeune prince avait été en quelque sorte en partie double. Son père voulait qu'il reçût avant tout une très forte éducation militaire, comme l'exigeaient les traditions de la maison de Savoie. De son côté, la reine Marguerite faisait observer, non sans raison, qu'un prince appelé à résider à Rome, à quelques mètres des ruines du Forum, et à régner un jour sur la patrie de Raphaël, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci et de Dante, ne pouvait se dispenser d'être un archéologue, un artiste et un lettré.

Aussi, lorsque la Cour se joignait à Florence, la souveraine s'efforçait de communiquer au jeune prince l'enthousiasme qu'elle éprouvait pour les chefs-d'œuvre des vieux maîtres, et bien souvent, à Rome, elle a essayé de lui inculquer la passion des ruines et de lui apprendre à ressusciter les grands souvenirs du Forum.

Pendant ce temps, le roi surveillait avec un soin jaloux la carrière militaire de son fils. Le prince de Naples, il n'est pas besoin de le dire, a eu dans l'armée un avancement assez rapide. Devenu général à l'âge de vingt-cinq ans, l'habitude du commandement et le goût des distractions mondaines ont modifié son caractère qui était un peu sauvage.

Il s'est départi de la réserve excessive et de la timidité silencieuse et hantaise où il s'était confiné sous la tutelle vigilante de ses gouverneurs et de ses parents. Il n'a pas sans doute la rondeur et l'affabilité de son père, mais dans ses relations avec son entourage, il est loin de montrer la raideur embarrassée et factuelle des premières années de sa jeunesse.

L'exercice du pouvoir suprême achèvera de former, de dégager et de préciser son caractère, et il sera intéressant de juger des résultats définitifs de l'éducation, des sentiments, des principes qui ont pu être développés, chez un jeune prince très bien doué, par un père et une mère si dissimilables, le premier représentant la force, la seconde la grâce, l'un un soldat, l'autre une artiste.

G. DAVENAY.

MALADIES DE L'ESTOMAC
PAIN GRILLÉ JACQUET, 92, r. Richelieu.

LA COURSE DE 1,448 KILOMÈTRES

dite de « l'Exposition »

Les motocycles et les moteurs de Dion-Bouton viennent encore de prouver leur étonnante supériorité sur toutes les autres marques. Dans la classe motocycles, le 1^{er}, Teste, le 2^e, Collignon, et le 3^e, Bardin, montaient des tricycles à moteur de Dion-Bouton.

Dans la classe voitures, ce même moteur a encore battu tous ses concurrents.

C'est enfin, par suite de sa grande vulgarisation, 18,000 environ, le seul moteur dont on trouve partout des pièces de rechange absolument interchangeables.

Echos

La Température

Le baromètre se relève dans le sud-ouest de l'Europe ; il est à 765mm en Gascogne. Le vent est assez fort de l'ouest. Sur nos côtes de la Manche, où la mer est houleuse, on signale des orages dans l'Est et le Sud et des pluies à Lyon et à Boulogne.

La température a encore baissé sur nos régions ; elle était hier, à Paris, à 18° à sept heures du matin, 25° dans l'après-midi ; on notait 26° à Alger. En France, un temps plus chaud, mais toujours nuageux, est probable, avec quelques averses dans le nord. Dans la soirée, le baromètre restait à 764mm.

Dieppe (à 2 h. 54 de Paris). — Temps beau, mer agitée, 20°.

UN ASSASSINAT

Hier, à cinq heures, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, une assemblée dans laquelle étaient représentés des journaux de tous les pays du monde était réunie pour la séance d'ouverture du congrès international de la Presse, que devait présider M. Loubet. Les membres du bureau sont entrés comme entrèrent dans une église ceux qui mènent un deuil, et notre confrère M. Mézières, qui présidait, après avoir fait part à l'assistance de l'horrible attentat dont le roi Humbert vient d'être victime, lui a proposé d'adresser à la famille royale d'Italie et à la nation italienne le témoignage de sa sympathie, de son indignation, et de lever la séance en signe de deuil. C'est ce qui a été fait.

Ainsi, les hommes qui rédigent les journaux dans toutes les langues, et qui ont sur l'opinion une influence immédiate et instantanée, ont pu profiter de la circonstance que les assemblées pour exprimer l'horreur du monde civilisé, dont ils sont jusqu'à un certain point les responsables et les délégués, en face de l'abominable attentat commis contre un souverain par un nouveau représentant de cette bande d'assassins nés en Italie, et qui se manifeste pour la cinquième fois depuis la mort du président Carnot.

Et c'est encore là un des symptômes de l'union européenne, si longtemps rêvée par les penseurs, et aujourd'hui sur le point d'être réalisée à la fois par les artistes, les savants, les commerçants, les industriels et les soldats. L'Europe commune dans ses devoirs comme dans ses joies ; dans notre Exposition comme dans le drame de Pékin ou celui de Monza.

Le roi Humbert tombe martyr de sa fonction royale, et, comme il l'a dit lui-même en repoussant le bras d'un autre assassin, d'un des accidents de son métier. Il est aussi victime de l'œuvre de sa Maison, accomplie trop vite, trop brusquement. L'Italie n'est un grand peuple que depuis moins d'un demi-siècle, et les ébranlements qui devaient résulter de cette croissance hâtive et forcée ont encore été aggravés par les obligations auxquelles la nouvelle monarchie a dû se soumettre, pour ressembler aux empires qu'elle avait pris pour alliés.

Il aurait fallu au nouveau royaume, pour se coaguler, un siècle de régime pacifique, pendant lequel il aurait pu consolider ses organes nécessaires à une grande nation, comme les artères, les veines, les nerfs, les muscles sont nécessaires à ce corps humain.

On l'a lancé tout de suite dans un système militaire pareil à celui que supportent les Allemands, et que subissent les Français. De là des dépenses exagérées, des crises financières, industrielles et rurales, au milieu desquelles se sont développés d'abord le socialisme, et puis l'anarchisme. C'est cet anarchisme qui a fallu chasser rudement dans le Milanais, et qui répond aux rigueurs d'une répression légitime par l'assassinat du souverain.

Assassinat inutile, d'ailleurs, puisque la maison de Savoie a un héritier qui a succédé à son père à la minute même de l'attentat, mais assassinat qui doit donner à réfléchir aussi bien aux hommes d'Etat chargés de gouverner eux-mêmes l'Italie qu'aux journalistes qui se chargent parfois d'exalter les cervelles, d'agiter les poignards et de bourrer les cartouches, ainsi qu'aux citoyens que le hasard investit de la redoutable fonction judiciaire, et qui se montrent indulgents, c'est-à-dire lâches, devant les criminels.

Quoi qu'il en soit, nous autres, civilisés, nous avons le devoir de flétrir et de maudire ces brutes sanguinaires qui ont jeté le deuil en France, en Espagne, en Autriche et en Italie ; de plaindre, dans le malheur qui le frappe, un peuple redevenu notre ami, après la disparition de valetentendus trop longtemps entretenus, et, puisque nous sommes des messagers sans mandat officiel, d'offrir aux braves gens qui vivent de l'autre côté des Alpes les condoléances et les sympathies des braves gens qui vivent de ce côté-ci des Alpes. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Le fixe d'oclock que le Figaro devait donner jeudi prochain se trouve tout naturellement contremandé en raison de l'épouvantable attentat qui met en deuil une nation amie.

Le général de Négrier, dès qu'il a été rétabli dans ses fonctions de membre du Conseil supérieur de la guerre, s'est fait un devoir d'aller rendre successivement visite à M. le Président de la République, à M. Waldeck-Rousseau, président du Conseil, et au général André, ministre de la guerre.

Nous croyons savoir que ces entretiens ont été empreints de la plus intime cordialité.

On a démasqué hier matin la façade de la basilique du Sacré-Cœur, que cachait à la vue des promeneurs de hautes palissades vermoulues derrière lesquelles s'achevaient les travaux de subsomancement de cet édifice.

L'aspect en est maintenant d'une étonnante beauté, et c'est au sommet d'une élévation qui lui sert en quelque sorte de pedestal que se dresse sur ses bases de pierre l'imposante basilique.

Il ne reste plus à faire de ce côté que l'escalier monumental à multiples évolutions. On en a commencé dès hier matin les fondations sur la rue Lamark, juste au-dessus du nouveau square que vient de faire aménager M. Bouvard. Quand

cet escalier sera terminé, la façade du Sacré-Cœur sera certainement pas des plus hardies et des plus remarquables conceptions architecturales de Paris, laissant bien loin le fameux escalier du Palais de justice, construit par Duc, et qui est justement célèbre dans le monde entier.

M. Paul Deschanel, président de la Chambre, est parti hier soir pour la Suisse.

Le Président de la République a reçu hier matin M. Edouard Lefebvre, maire, et la municipalité de Versailles, qui venaient l'inviter à honorer de sa présence la cérémonie d'inauguration du nouvel hôtel de ville de Versailles.

En raison d'ailleurs de la mort du roi d'Italie, cette fête, qui devait avoir lieu cette semaine, a été ajournée, mais on lui donnera tout l'éclat qu'il convient.

Le superbe palais construit sur l'avenue de Paris par M. Le Grand, un des plus distingués collaborateurs de M. Nator, de l'Institut, pour la construction de la Sorbonne, ajoute, en effet, à la papure de Versailles, et le meilleur éloge qu'on en puisse faire est de constater que le voisinage du château ne lui nuit point.

Le nouvel hôtel de ville de Versailles est un édifice de style dix-septième siècle en pierre et briques, avec deux ailes en retrait, dont l'aile droite, sur l'avenue Thiers, a englobé tout l'ancien hôtel de ville, rhabillé à neuf très habilement par M. Le Grand.

Au premier étage, la grande salle des fêtes, la salle des mariages et la salle du Conseil municipal tout en boiseries Louis XIV sont décorées de délicieux médaillons de Boucher, de dessus de porte de Van der Meulen et des portraits de l'abbé de L'Épée, Florian, Berthier et Hoche.

Il semble que MM. Bègue et Kalas se soient inspirés de Watteau et de Fragonard, tant est gracieux le Palais du champagne, qu'ils ont construit à la Galerie des Machines. Cet endroit exquis, où chaque jour on déguste, entre trois heures et cinq heures, une marque de champagne différente, est devenu le rendez-vous de la société select. En même temps que les five o'clock y sont charmants, on assiste gratuitement aux différentes phases de la fabrication du Vin de Champagne.

Nous annonçons dernièrement que deux Viegnon, MM. Eismann et Trebsche, avaient fait l'étrange pari d'accomplir à pied, en roulant devant eux un énorme tonneau, le trajet de Vienne à Paris.

Une carte postale qui nous est adressée par les deux voyageurs, nous apprend que ceux-ci ont parcouru déjà la partie la plus difficile de leur route. Ils étaient avant-hier à Vendehém, en Alsace, et seront bientôt à Nancy. Ils comptent arriver dans une dizaine de jours à Paris.

M. Millerand, ministre du commerce, vient d'accorder, par faveur spéciale, aux membres du congrès de la Presse de faire frapper à la Monnaie la plaquette de Daniel Dupuis, qui était exclusivement réservée aux membres des jurys et exposants.

En attendant que cette frappe soit terminée, ce qui demandera environ un mois, les congressistes ont été autorisés à porter comme insigne une reproduction gravée et estampillée par Stern, en carton à patine vieux argent, de cette plaquette officielle.

Le féminisme prendrait-il sa revanche en Sorbonne ?

Dans la seule journée d'hier, on n'y a pas diplômé moins de quatre nouvelles bachelières.

Mlle Juliette Jouenne a été reçue pour la partie de rhétorique, sur 124 candidats, avec les compliments de MM. Bouché-Leclercq, Lange, Dejob et Krouchkoff, ses examinateurs.

Les trois autres bachelières ont aussi très brillamment passé leurs examens de baccalauréat moderne, première partie. Ce sont Mlles Charbois, Tavera et Vié.

Le grand-duc de Hesse et du Rhin arrivera aujourd'hui à Paris pour visiter l'Exposition, dans le plus strict incognito.

Son Altesse Royale est, on le sait, le frère de la princesse Louise de Battenberg, de la grande-duchesse Serge Alexandrovitch, de la princesse Henri de Prusse et de l'impératrice de Russie.

Un des sonneurs de binoué de l'exposition bretonne, Badivit, a été enterré hier matin au cimetière de Bagueux. Pauvre Bodivit ! Sonneur renommé des environs de Quimper, il avait quitté la verdoyante baie de Plovanant pour charmer de ses musiques primitives les visiteurs de l'Exposition, — et voilà qu'il est mort loin des siens, loin de la mer et du granit, dans la capitale immense dont on parle la bas avec un peu d'effroi ! Et, au lieu de reposer, comme ceux de son village, auprès de la petite église rustique, maintenant il dort ignoré de tous, dans un cimetière de banlieue parisienne.

De bons Bretons, du moins, l'auront accompagné. Léon Durocher et Pierre Laurent, les directeurs du Cabaret breton ; Richard, directeur de l'Exposition bretonne ; le brodeur Pichavant, la sœur Jeanne, tous les deux venus comme lui à Paris pour l'Exposition ; et enfin, son ami et confrère Guéguen, illustre sonneur aussi au pays de Bretagne.